



Odile Blanc, *Parades et parures. L'invention du corps de mode à la fin du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, Le temps des images, 1997, 237 p.

Christine BARD



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/273>

DOI : [10.4000/clio.273](https://doi.org/10.4000/clio.273)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1999

ISBN : 2-85816-483-5

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christine BARD, « Odile Blanc, *Parades et parures. L'invention du corps de mode à la fin du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, Le temps des images, 1997, 237 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.273>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Odile Blanc, *Parades et parures.* *L'invention du corps de mode à la fin du* *Moyen Âge*, Paris, Gallimard, Le temps des images, 1997, 237 p.

Christine BARD

- 1 Contrairement à Roland Barthes qui en avait analysé le « discours », Odile Blanc s'intéresse aux images de mode, tout en trouvant chez l'auteur du *Système de la mode* (1967) une inspiration. Son corpus est celui des miniatures ornant les ouvrages des bibliothèques princières au temps de Charles VI (1380-1422). On en apprécie l'intérêt grâce à de splendides reproductions en couleur. Pour l'essentiel, ces images révèlent surtout les codes vestimentaires du milieu curial. Malgré leurs limites, elles confirment bien l'impression de Michelet, voyant dans la société aristocratique de ce temps une « Babel des costumes ».
- 2 Les élégants y ont la vedette, manifestant un engouement pour la parure qui les expose aux diatribes des moralistes : ne sont-ils pas le symptôme d'une dévirilisation, d'autant plus inquiétante que la guerre gronde ? En réalité, leurs vêtements ajustés, qui montrent le corps sans jamais le dénuder, servent « l'affirmation d'une virilité triomphante, et au besoin sauvage » (p. 198). La mode impose alors le vêtement de l'homme d'armes, viril plus que tout autre. De la robe courte à la fin du XIVe siècle (surtout portée par les jeunes), l'engouement se déplace vers la robe longue. Si l'ouvrage s'intéresse surtout aux modes adoptées par la jeunesse masculine aristocratique, il consacre un chapitre intéressant à l'adaptation de la vêtue aux *estats*. Les enluminures utilisent ce moyen majeur de distinction sociale, en caricaturant les figures de l'Autre, « hommes mécaniques » ou étrangers exotiques... Cette représentation de la diversité manière d'appivoiser le monde, explique l'auteure rompt avec l'uniformité du paraître, frappante encore au début du XIVe siècle. La thèse défendue par Odile Blanc est celle de « l'invention du corps de mode », en ce Moyen Âge finissant. Loin d'annoncer l'intérêt de la Renaissance pour l'anatomie, cette invention

est sans doute comparable avec le remodelage effectué au XIXe siècle. Le pourpoint, d'inspiration militaire, inconfortable tel un corset, est signe de noble oisiveté. La fantaisie et la sophistication s'imposent dans les fentes, les doublures, les plis, les bords, les manches, et, pour les dames, dans la coiffure et des traînes volumineuses. Frappante est la variété des apparences masculines, adaptée à la diversité des occupations. Dès cette époque, le vêtement ne relève plus seulement de la morale religieuse, mais aussi de la morale sociale, politique.

- 3 Un chapitre spécifique, et des remarques éparses dans le reste de l'ouvrage, abordent l'opposition des genres dans le paraître. Ainsi les différences de la silhouette : carrure élargie, rétrécissement pour la partie inférieure du corps caractérisent les hommes, alors que les femmes, au buste menu, s'alourdissent à partir de la taille. Le vêtement féminin exagère la faiblesse qui rehausse par contraste la force masculine. Perçue comme tentatrice, avec son décolleté déjà qualifié de « provocant », son torse moulé, son déhanchement, la femme de mode est en réalité la « proie » du désir masculin. De la taille aux pieds, elle est enveloppée par une longue et ample jupe, contrairement à l'homme de mode dont la morphologie est flattée par le pourpoint et les chausses. Odile Blanc ne mentionne pas de transgressions chez les femmes, mais elle en repère quelques unes dans des représentations d'hommes filant la quenouille. Il est plusieurs manières de les féminiser en les dénudant partiellement, en les affublant de vêtements orientalisants, ou simplement amples, flous, en soulignant leur taille avec une fine ceinture. Les parures de la fin du Moyen Âge traduisent bien, selon Odile Blanc, l'affirmation du pouvoir des hommes dont les apparences resteront « l'étalon du paraître » (p. 216) jusqu'au XIXe siècle.